

de son autorité sur les Portugais. Il luy representa le peril extrême où estoit la Monarchie à cause des desordres de Flandres, des accidens suruenus en Italie, & des grands preparatifs que faisoit le Turc ; mais encore dauantage, sur ce qu'il y auoit desia dans l'Espagne de tres puiffans ennemis, qui sont les François & les Catalans. Que pour sauuer l'Estat il faloit chasser ces derniers, mais que ce salut dépendoit des Grands qui en cette rencontre deuoient faire vn puiffant effort pour le seruice du Roy. Qu'estant le premier de tous, il pouuoit par sa presence, & avec vn nom-

bre tres-grand de ses Vassaux  
donner exemple aux autres,  
afin de porter apres tant de  
malheurs la bonne fortune &  
les victoires entre les mains du  
Roy: Que pour cét effet S. M.  
l'attendoit à tous momens avec  
dessein de l'honorer & de l'ac-  
croistre par des Priuileges &  
des Charges tres considerables.

Biē que le Duc fut estimé estre  
peu entendu dans les affaires;  
neantmoins il soustint sa cause  
avec tant de iugement, qu'a-  
pres auoir remply l'Armée de  
Taragonne d'vne quantité con-  
siderable de ses Sujets, & de  
ses Amis, il esuita d'y aller en  
personne; & trompant l'artifi-

ce par vn autre artifice, il se retira à Villa-Vitiosa, afin d'oster l'opinion qu'on eust pû auoir qu'il machinast rien de preiudiciable à l'Estat.

Le Comte témoigna en tout cela beaucoup de cōplaisance, parce qu'alors il voyoit bien qu'il ne pouuoit pas se preualoir de la force : & ainsi par des dissimulations reciproques, les vns & les autres traualloient à se donner des témoignages d'vne singuliere affection & d'vne parfaite confiance.

L'Infante qui veilloit à tous les moindres accidens sur les indices qu'elle reconnoissoit de iour en iour de ce qui deuoit

arriuer , escriuit au Roy & au Comte des lettres tres-pressantes ; protestant que si l'on ne remedioit à tant de maux causez par vne administration si dommageable , la perte du Royaume s'en ensuiuroit à la fin.

Le Roy ne fit point de responce à ses lettres , mais le Comte la traita par les sienes de simple femme, plustost propre à conduire vn mesnage que capable de gouverner vn Estat ; luy faisant entendre que si elle ne comprenoit pas les misteres , au moins elle n'en reuelast pas les paroles.

L'Infante demeura donc spectatrice

étatrice de la Tragedie assez connue dans le Portugal, sans que de sa part on luy puisse imputer la moindre faute, soit d'auoir dissimulé ou d'auoir cooperé en aucune chose: mais le Comte se trouua dans vne extrême confusion quand il vit le Duc de Bragance esleué au Royaume de Portugal par les mesmes môyens qu'il auoit employez pour s'asseurer de luy. Il s'efforça d'en attribuer tout le manquement à l'Infante Marguerite; mais parce qu'il sçauoit bien en son ame que toute la faute venoit de luy, & qu'on n'auoit pas deû reietter les auertissemens qu'elle auoit don-

nez comme l'on auoit fait, il employa toute son autorité pour empescher que son Altesse ne se iustificast enuers le Roy; dans l'esprit duquel, si cét accident n'auoit pas rendu sa fidelité suspecte, au moins sa reputation en receuoit quelque tache.

L'Infante apres sa sortie de Portugal, que l'on estime miraculeuse, dépescha vn Courier à S. M. la suppliant de luy permettre qu'elle vinst luy rendre ses respects: à quoy non seulement le Comte s'opposa, mais avec vn ordre du Roy il la fit arrester pendant la Canicule à Merida, où les chaleurs sont plus excessiues qu'en aucun lieu

de l'Espagne : Aussi n'ayant pû y resister elle eut vne maladie tres longue & tres perilleuse; mais ce qui est plus à remarquer c'est qu'il la laissa abandonnée d'Escuyers, de Carosses, de Litier, & de toutes les commoditez, qui non seulement sont deuës à vne Cousine, mais à la moindre Domestique du Roy; & cependant il sçauoit bien que les Portugais l'auoient despoüillée entierement de ce qu'elle auoit.

Depuis cela elle supplia tant de fois le Roy qu'il la deliurast de l'intemperie de cét air d'Estremadure, qu'enfin par vne grace particuliere on luy per-

mit de venir demeurer à Ocagne ; mais ce fut avec toutes les incommoditez que peut recevoir vne miserable Esclaué, qu'elle y arriua : car elle manquoit de toute sorte d'esquipage , & ne receuoit aucun payement des trois mil escus par mois qu'il auoit pleû au Roy luy assigner , excepté les deux premiers mois qu'elle auoit touché : De sorte que cette Princesse estoit reduite dans vne telle misere , que son Maistre d'Hostel alloit par les Maisons & par les Conuents d'Ocagne mandier des viures pour son Altesse , qui enfin voyant que l'on estoit las de la nourrir dans

ces lieux-là , forcée par la necessité, se resolut de venir à l'impourueu à Madrid. L'on vit dans ces euenemens vne Prouidence particuliere de Dieu ; car comme le Comte a esleué le Duc de Bragance, lors qu'il vouloit l'opprimer, aussi s'est-il perdu luy-mesme lors qu'il n'auoit autre volonté que de perdre cette Dame.

L'Infante arriua à la Cour au mesme temps que le Roy commençoit à voir clair dans les interests du Comte. La Reine fut extrêmement resiouie de la venue de S. A. & quoy que le Comte fist son possible pour empescher qu'elle n'eust au-

dience du Roy, & qu'il la de-  
creditast dans le Conseil d'Estat,  
n'allant pas mesme la visiter, au  
grand estonnement de toute la  
Cour: neantmoins la Reine in-  
uita cette Princesse à venir en  
son Apartemēt, & prit le soin de  
la faire parler au Roy en sa pre-  
sence l'espace de deux heures;  
mais non pas sans auoir bien  
eu de la peine d'exclure la Com-  
tesse de cette Conference; car  
presageant bien ce qui s'en de-  
uoit ensuiure, elle taschoit a-  
uec importunité de s'y trouuer  
presente.

L'Infante rendit graces à  
Dieu de l'auoir deliurée des  
mains des Portugais, afin qu'a-

pres tant de peines souffertes, elle peust vne fois se voir en la presence de S. M. & luy faire connaitre son innocence & les erreurs d'autruy. Elle fit au Roy vn abregé de tout ce qui s'estoit traité en Portugal, luy monstrant toutes les minuttes des lettres qu'elle auoit escrites & le peu de responce qu'elle y auoit receu, & se iustifia de telle sorte, que toute la cause de la perte de Portugal fut attribuée, sinon à l'intention, au moins au peu de soin & à la negligence du Comte. La Reine ne manqua pas de bien expliquer les paroles de l'Infante, lesquelles firent vne si forte impression

dans l'esprit du Roy , que l'on peut dire avec verité, que ce fut cette action qui donna le coup mortel à la faueur du Comte.

Peut-estre que tous les Grands vnis ensemble , ont donné le choc le plus violent à la chute de ce Fauory ; & qu'ils ont fait dauantage par leur retraitte & par leur silence , que les autres n'ont fait avec leurs plaintes. Le Comte dés le commencement de sa faueur s'attribua tellement le Gouuernement entier de la Monarchie , qu'il n'estimoit la dignité de son Roy, qu'autant qu'il la tenoit sujette à son caprice. Dans cette hau-

te opinion qu'il auoit de foy, il ne luy sembla pas d'estre assez affermy dans le commandement, si à l'exemple des Tarquins, au lieu de couper, au moins il n'abaissoit les testes des Grands d'Espagne. Ayant conçu ce dessein, il n'eut pas grand' peine à ruiner la Maison de Lerme, parce qu'estant tombée desia de la hauteur où deux grands Fauoris l'auoient esleuée, elle se voit dès à present comme reduite en poudre; si ce n'est que le Duc de l'Infantade & le Duc d'Ossone, par le moyen de deux Mariages ayent renouvelé cette heureuse Tige; mais c'est toujours sous d'au-

tres noms qu'elle parait maintenant. La Maison de Toledé estoit en authorité, tant à cause de sa propre grandeur, que pour les services qu'elle a rendus à la Couronne; mais sans en sçavoir la cause, elle fut diffamée par la persecution du Comte; car il fit exiler de la Cour Don Faldrique qui estoit l'aisné de cette Famille, & sans faire voir qu'il eust commis d'autre crime que celui d'estre trop libre dans ses actions & dans son parler, il le fit mourir d'affliction.

Le Duc d'Alue grād Maistre de la Maison du Roy dans les derniers iours d'une venerable vieillesse, afin de n'estre pas iournal-

vement exposé aux iniures du Comte, se retira à Alue, pour y changer le travail d'une vie persecutée au doux repos d'une mort qu'il desiroit.

Le Duc de Ferrandine, qui est le seul Chef de cette Famille, ayant esté relegué à Chincone, a sçeu si bien y conseruer sa santé, qu'à present il y gouste les plaisirs que luy fournit vn país si delicieux.

Le Duc d'Hisar, auquel le Roy porte vne singuliere affection à cause de sa naissance & de sa valeur, a esté esloigné de la Cour, de crainte que par sa presence, cette affection n'operast sur l'esprit de S. M.

L'on fait passer le Duc de Magueda pour vn estourdy; Lemos pour vn fou; Fuencalida est tenu pour vn ignorant; Altamire pour vn homme timide, & tous les autres Seigneurs pour gens qui ne sont propres à rien.

Il n'y a eu aucun sujet que le Comte ait iugé digne du titre de Grand, & d'auoir part dans son affection, excepté Monterey & Leganez, lesquels de la mediocre fortune de leurs Ayeux & de leur peu de biens, il a esleuez comme par vn prodige, aux Gouvernemens de Naples & de Milan, & les a remplis de toutes ces ri-

chesses qu'ils ont tirées par leurs ingénieuses rapines, comme des entrailles de l'Italie, encore que desia elle en fust presque entièrement espuisée. Ces deux Personnes estoient les Fauoris & les Mars de l'Espagne, destinez, l'un à despenser prodigalement les thresors du Roy de Portugal en Jeux & en Comedies, & l'autre à faire perdre les Armées en Catalogne par sa poltronnerie & par la nécessité de viures que caufoit son insatiable desir d'amasser des richesses, ce qui a rendu commune & celebre la Pasquina-  
de de ces deux Grands que l'on nommoit *les deux Larrons.*

*Los dos  
Ladrones.*

Les vrais Grands piquez de cette indignité, & voyant que le Comte ne faisoit aucune estime d'eux, en ayant encore reçu de nouvelles preüves à Saragoce, s'estoient tellement retirez du seruice & des deuoirs qu'ils font obligez de rendre au Roy, qu'aucun d'eux ne se trouuoit plus à ses repas; ne l'accompagnoit à la chasse; & mesme il y en auoit peu qui allassent avec luy aux Chapelles. Ce qui fut remarqué comme vne chose extraordinaire, de voir que le iour de Noël le Comte de Sainte Colome fut le seul qui se trouua à la Chapelle dans le banc des Grands.

Lors que le Comte commen-  
çoit de perdre les bonnes gra-  
ces de son Maistre, l'on fit re-  
marquer au Roy le peu de res-  
pect que les Grands auoient  
pour sa Maiesté, ne faisans  
plus leur Cour comme ils a-  
uoient de coustume. Il en de-  
manda la cause au Marquis de  
Carpio, lequel se voyant les  
armes à la main frappa son en-  
nemi sans hesiter, s'il faut ain-  
si dire; repliquant au Roy,  
qu'estans peu considerez du  
Comte, & n'en receuant aucu-  
ne grace, ils auoient trouué plus  
à propos de se priuer des serui-  
ces qu'ils doiuent à sa Maiesté,  
que de demeurer suspects au

Comte , & luy donner moyen par leur seiour à la Cour , de leur faire ressentir des effets de sa jalousie.

En ce mesme temps le Roy escriuit vn billet au Conseil de guerre , pour s'informer en quel estat estoit alors l'Armée de Catalogne , & de quelle sorte il falloit faire prouision d'argent & de troupes pour la premiere Campagne. S. M. eut responce que l'Armée se trouuoit reduite à moins de cinq mille hōmes , & qu'il estoit besoin de se fortifier , parce que les François menaçoient de faire de grands efforts au Printemps : Que pour ce qui estoit de l'argent le  
soin

soin en estoit donné à l'Assemblée particuliere que le Comte auoit ordonnée pour cela ; & dont Monterey estoit le Chef. Le Roy fit de nouvelles instances à cette Assemblée , pour sçauoir ce que l'on pouuoit esperer ; & comme il fut informé des difficultez , ou plustost impossibilitéz qui se trouuoient dans les assignations , à cause des remises de six millions que l'on demandoit , & que l'on ne pouuoit faire estat au plus que d'un milion que les Conseils promettoient ; Le Roy estant encore en colere de cela, *Yo, y no el otro acurdirà a lo que tan-*  
dit ; *ce sera moy , & non pas* l'autre , qui prendray le soin

*to impor- d'une chose si importante.*

14.

Pour dernière occasion, cét accident si memorable survint à Segouie le 15. du courant, où six hommes masquez entrerent par force dans la Maison du Gouverneur de la Ville, qui les ayant apperçeus, & croyant que ce fussent des voleurs, tout estonné leur offrit aussi tost de l'argent, & tout ce qu'il avoit, afin qu'au moins ils ne souillassent pas l'honneur de sa femme & de ses filles. Vn d'eux luy respondit qu'ils n'estoient pas venus pour luy dérober aucune chose, mais pour servir le Roy; & luy mettant vn papier

*du Comte d'Olivares.* 83

entre les mains, luy dit que s'il vouloit sauuer sa vie, qu'il partist au mesme temps pour Madrid, & s'en allast presenter non pas au Comte, mais au Roy directement, cét escrit, qui contenoit des affaires tres secretes & tres importantes au bien de l'Estat & au seruice de sa Maiesté. Ils ne partirent point qu'auparauant ils ne l'eussent veû à cheual & en chemin pour la Cour, menaçans de le tuer s'il ne faisoit en cela ce qu'il estoit obligé de faire, tant comme Sujet, que comme Ministre de son Roy. Le Gouverneur arriua le 16. ou 17. à la

Cour, où ayant eu audience particuliere de sa Maiefté, il fut renuoyé auffi toft dans son Gouuernement, fans que depuis l'on ait rien pû defcouvrir de ce qui eftoit contenu en cét efcrit: Mais l'on a bien iugé qu'il y auoit quelque chofe de preiudiciable aux interefts du Comte; parce que ces gens masquez deffendirent au Gouuerneur fur peine de la vie de luy donner la lettre comme l'on auoit accouftumé de faire; mais qu'il la mift immediatement entre les mains du Roy.

A tout ce que deffus, il fe ioignit encore vn autre inci-

dant , peut-estre le plus efficace, & qui disposa davantage l'esprit du Roy à se deffaire entierement du Comte. Le Marquis de Grana Ambassadeur de l'Empereur en cette Cour , en y arriuant l'année derniere , apporta avec luy cette valeur hereditaire à ceux de la Maison de Caretti , assez connuë d'un chacun; & ne la separa iamais de la verité & de la sincerité qui est naturelle à la nation Allemande. Le Courage, la Prudence, & la conduite dont il a donné des tesmoignages dans les emplois militaires qu'il a eus durant plusieurs années en

Italie, en Flandre, & en Allemagne, estoient des qualitez desia fort connuës icy, auxquelles ajoustant la grace de cinq langues qu'il parle aussi parfaitement que si elles luy estoient naturelles, il s'aquit encore davantage les bonnes graces de tout le monde. Mais la liberté dont il vsoit à parler des affaires d'Etat, bien qu'elle vinst de l'ingenuité naturelle & du zele qu'il auoit pour les interests de la Maison d'Austriche comme Ministre de l'Empereur, le rendoit neantmoins odieux au Comte, dont les oreilles estoient accoustumées à entendre des applau-

difsemens pleins d'idolatries, & non pas vne verité naïue & sincere. Cette haine demeura quelque temps cachée, mais à la fin elle parut au Conseil qui se tint à Molina d'Aragon, auquel par l'expres commandement du Roy l'Ambassadeur fut appellé. On y agita cette question, S'il estoit à propos que le Roy demeurast dans la Castille, ou qu'il passast en Aragon. Le Comte parla le premier, & fut d'avis que le Roy ne devoit point partir de Castille. Sa voix ne māqua pas d'estre suiuite de toutes celles du Conseil, & Joseph Gonzalez exagera selon sa coustume la solidité des raisons

du Comte. L'Ambassadeur demeura le dernier à dire son sentiment, qui fut contraire à ceux de tous les autres : car il prouua par des argumens tres forts & tres conuainquans, que le Roy deuoit sortir de Castille; passer en Aragon, & se faire voir à son Armée sur les frontieres de Catalogne. Il sembla si estrange au Comte & à tous ceux du Conseil, que ce Seigneur ofast contredire luy seul les Oracles du Fauory, approuuez de tant de Ministres Espagnols, que contre la coustume qui s'observe dans les bonnes deliberations où les voix sont libres & ne reçoient aucunes responses, Ioseph Gon;

zalez qui estoit comme le bras droit du Comte, eut la hardiesse de repartir aux raisons de l'Ambassadeur, le traittant d'homme peu entendu aux affaires. Ce qui obligea l'Ambassadeur à s'emporter & à dire à Gonzalez, que pour ce qui regardoit Bartole & Balde, il luy cedoit comme à vn bon Licencié; Mais que pour ce qui estoit de dire son sentiment aux grands Princes, en ce qui concernoit la Guerre, c'estoit le fait des Generaux & des Gentils-hommes comme luy, & non pas celuy des Docteurs moisis tels qu'estoit Gonzalez; parce que la science des Armes

ne s'apprend point dans d'autres liures que dans les Campagnes. Le Comte connut le resentment de l'Ambassadeur, qui fut surnommé le *Socrate* *El Socra-* *te bora-* *che.* *iusrogne* par le Comte & par toute la Troupe Espagnole. Cependant le Roy laissant l'avis de son Fauory & de tout le Conseil, embrassa l'unique opinion de l'Ambassadeur, dont il voulut auoir toutes les raisons par escrit, & lesquelles il honora publiquement de son approbation & de ses loüanges. Le Comte eut vn si grand déplaisir de cela qu'il changea l'auersiõ qu'il auoit pour l'Ambassadeur en vne haine immortelle;

& il luy donna dans Saragosse tant de mescontentemens de toutes les façons, que ce pauvre Ambassadeur tomba en vne estrange & perilleuse maladie, non sans estre soubçonnée de poison; & mesme il en eut quelques lettres d'avis: mais enfin lors qu'il se ressentoit encore d'une grande lassitude, il s'en retourna à Madrid avec la permission du Roy.

Cependant Dieu qui protege tousiours les innocens & ceux qui aiment la verité, mit il y a enuiron vingt iours des armes entre les mains de l'Ambassadeur pour frapper seurement l'orgueil du Comte. Car l'Em-

pereur escriuit au Roy vne lettre tres ample , par laquelle il s'excusoit vers sa Maiesté de ce qu'il ne pouuoit pas luy enuoyer Gilles d'Has avec le Regiment qu'il luy auoit promis, à cause de la necessité où il se trouuoit depuis la Bataille de Lipsic , dans laquelle l'Archiduc auoit eu du desauantage. En fuitte de cela , il luy representoit que les affaires de la Maison d'Autriche empiroient de telle sorte , que si l'on n'y donnoit remede , elle se ruineroit entierement. Que sa Maiesté deuoit considerer la qualité de la personne qui luy auoit fait perdre le Portugal , la Ca-

talongne, tant d'autres Royau-  
mes, & tant de places; &  
qu'après il se déliberast de fai-  
re ce qu'il iugeroit de besoin,  
conformément aux exemples  
qu'il auoit de ses Predeces-  
seurs.

L'Ambassadeur reçut cet-  
te lettre ouuerte, avec vne In-  
struction separée de ce qu'il y  
deuoit adiouster. D'abord il  
communiqua à la Reine la let-  
tre & ses ordres; & en suite  
il eut vne audience du Roy en  
particulier, dans laquelle il de-  
meura plus d'vne heure. Cha-  
cun peut bien s'imaginer ce qui  
s'y dit, & ce qui s'y resolut;  
parce qu'vne personne qui est

iniustement persecutée, & qui peut se vanger avec iustice, a vne force toute particuliere dans ses paroles, & ie ne scay quoy de diuin dans ses raisons.

A toutes ces attaques qui en peu de iours vinrent en suite l'une de l'autre, fraper l'esprit du Roy, celle-cy qui est la plus puissante s'y ioignit encore.

Quoy que le Prince d'Espagne soit desia dans sa quatorziesme année, neantmoins il demeure encore, au grand estonnement de tout le monde, sous la direction des Femmes, sans qu'on luy donne d'Officiers : Il y a plusieurs années

que le Roy desire de luy faire sa Maison & luy donner vn train conuenable à vn si grand Prince : Mais le Comte en a tousiours esloigné l'execution sous diuers pretextes , pour deux raisons. La premiere , craignant que le Prince , qui a l'esprit tres vif , ne connoisse au dehors ce que le Roy ignore au dedans , & afin encore qu'il soit noury dans les sentimens de la Comtesse, laquelle comme sa Gouvernante, le manie comme il luy plaist. La deuxiesme, pour donner loisir à Don Henry son Bastard de se corriger de ses estranges façons de faire ; & par le moyen

de son mariage avec la Fille du Connestable, de l'habit & d'une Commanderie d'Alcantara, & de l'Office de President au Conseil des Indes, qu'il estoit prest d'auoir, il fust si bien qualifié, que la Charge si considerable de Gouverneur du Prince, ne luy fut pas mise sur les espauls, sans qu'au parauant il eust esté honoré d'autres Dignitez.

Mais enuiron les Festes de Noël, le Roy sollicité par la Reine, dressa luy mesme vne liste des seruiteurs du Prince, faisant auertir le Comte qu'on fist prouision de tout ce qui estoit necessaire pour sa Maison.

Maison. Le Comte corrigea vne grande partie de cette liste, y trouuant beaucoup à redire: ce qui dépleut tres-fort au Roy, qui desia pour d'autres raisons estoit assez piqué contre luy. S. M. parla aussi de l'Appartement que l'on donneroit au Prince, voulant encore connoistre en cela le sentiment du Comte; qui luy dit que S. A. seroit fort bien au Quartier du feu Cardinal Infant: Mais pourquoy Comte (repliqua le Roy) ne fera-t'il pas mieux en celuy où vous estes à present, puisque c'est le vray logement des Fils du Roy, & que mon Pere & moy y auons demeuré estans

Princes? Le Comte demeura tout estonné, & iugea bien que l'on commençoit à luy donner son congé. Aussi est-il tres certain que son extrême insolence hasta, autant qu'il se peut, la resolution que le Roy en auoit prise: Car dés le soir du Ieudy mesme S. M. luy escriuit de sa propre main vn billet, par lequel il luy deffendoit de se plus mesler du Gouvernement, & que pour cette heure il se retirast à Loeches, iusques à tant qu'il en eust esté autrement resolu. Mais parce que tout cecy est plein de curiosité, pour fatisfaire encore la vostre, ie vous diray par le menu tout ce qui arri-

ua depuis le Ieudy au soir veille de S. Anthoine iusques au Venedredy de la semaine passée, qui fut le iour que le Comte sortit de la Cour.

Ce Fauory demeura immobile en lisant le billet du Roy, & ne luy semblant pas à propos dans vn si grand accident de descharger son cœur avec d'autres qu'avec sa femme, qui estoit pour lors à Locches, il luy enuoya aussi tost vn Courier avec le mesme billet du Roy. La Comtesse partit deuant le iour pour venir à Madrid, pleurant sans cesse le long des chemins, non pas sans vn grand estonnement deses gens, qui en

ignoroient le fuiet. Si tost qu'elle fut atiuée, elle demeura deux heures à conferer avec son Mary; apres quoy elle fut parler au Roy, qui l'expedia promptemēt. Le soir du mesme Vendredy elle se ietta toute espleurée aux pieds de la Reine, la suppliant de vouloir interceder pour eux, en consideration des continuels seruices, & de la fidelité sincere du Comte son Mary. Mais la Reine termina l'affaire en trois mots, *Ce que Dieu, le Peuple, & les mauvais succès ont fait, luy dit-elle, le Roy ny moy ne les pouuons pas deffaire.*

Cette affaire ne fut sçeuë de personne pendant le Vendredy

*Lo que han hecho Dios, los Vassallos, y los malos sucesos, no lo puede deshazer el Rey ne yo.*

& le Samedy, excepté de D. Louis de Haro, dont le Roy se seruit pour parler au Comte de quelques affaires secrettes. Ce D. Louis de Haro est Neueu du Comte-Duc, mais tellement haï de luy, que mesme ces iours passez il ne l'enuoya pas seulement visiter lors que sa Mere mourut, quoy qu'elle fust sa Sœur. Nonobstant cela D. Louis se porta si genereusement en cette rencontre, que s'estant ietté aux pieds du Roy, il le supplia, puis que le congé du Comte estoit vne chose irreuocable, qu'il luy pleust au moins que cela se fist avec toute la douceur & l'apparence la plus

honneste que la Clemence de sa Maiesté pouroit permettre. Le Roy luy accorda que le Comte demeurast trois iours dans son Palais; qu'il assistast aux Conseils, & aux Assemblées, & qu'il donnast audience pour ses affaires particulieres.

Outre cela, il fut permis au Comte qu'en presence du Prototaire & de Carnero il reuist tous les papiers, & bruslast ceux qu'il voudroit; ce qu'il fit d'une tres grande quantité: Mais aussil'on estima que le Roy auoit esté trop indulgent en cette occasion.

Le mesme Vendredy comme

chacun alloit pour auoir audience du Comte, il fit dire qu'il estoit indisposé; & ne laissa entrer chez luy pas vn de tous les Seigneurs qui auoient de coustume de le voir manger.

Le Samedy matin le Roy luy enuoya demander vne Clef, avec laquelle il entroit dans l'Appartement de S. M. quand il vouloit. Le mesme iour matin il demanda audience au Roy, qui la luy accorda en public, où estoient presens le Patriarche & plusieurs Gentilshommes de la Chambre. Il parla plus d'vn quart d'heure; & bien que le Roy ait accoustumé de confide-

rer attentiuement ceux qui luy parlent ; neantmoins on obserua que ses yeux furent toujours tournezz ailleurs pendant tout le discours du Comte, ce qui parut vne marque certaine du peu d'attention & de contentement qu'il auoit. Le Comte s'estant separé du Roy, entra dans vne Assemblée, où il montra encore vn rigoureux empire, & traita si mal deux Secretaires, qu'ils disoient par apres entr'eux, *Que Diable est-ce que le Comte a dans la teste, il nous a traitez comme des Marants?* Il y eut quelques Ambassadeurs qui luy demanderent audience pour le mesme Samedy apres disné,

*Que Diabolo tiene el Conde en la cámara, nos ha tratado como trapos viejos?*

*du Comte d'Oliuares.* 105

mais sous pretexte qu'il ne se portoit pas bien, ils ne l'obtinent point.

Enfin le mesme soir du iour S. Anthoine l'on publia dans le Palais la disgrace du Comte, mais avec vne ioye si grande & si vniuerselle, qu'on trouua le lendemain matin vn billet attaché à la porte du Palais où estoit escrit ces quatre Vers.

*En el dia de San Antonio*

*Hisieronse milagros dos,*

*Empeçò a Reinar Dios,*

*Y del Rey se echo el Demonio.*

Le Dimanche lors que cette nouvelle fut sçeuë dans Madrid, l'allegresse y fut si generale